

D'une minute à l'autre, leur hauteur varie on ne sait pourquoi. Tout à l'heure si hautes que leur front se couronnait de nuages, les voilà tombées, ramassées, pelotonnées : vraiment ! je ne les reconnais plus. L'illusion des distances n'est pas moins décevante. Je croyais avoir à gravir des centaines de pieds et tout étonné, j'atteins sans efforts, après un court trajet, des sommets qui me paraissaient inaccessibles. Ailleurs, la surprise sera contraire. Fatigués, harrassés, essouffés, vous allez mettre le pied sur la crête de ce rocher : vous vous hâtez pour vous y reposer plus vite : marche ! marche ! vous avancez, mais le terrain fuit sous vos pas : marche ! marche ! dix minutes, un quart d'heure, une heure s'écoulent, la sueur ruisselle sur vos fronts, vos jarrets se raidissent et vous marchez encore ! marche ! marche ! après deux heures, vous arrivez enfin, épuisés. A votre compte, vous aviez au plus dix arpents à faire et de vrai vous avez parcouru une lieue. Pour la plupart, les montagnes de Colraïne sont des rochers nus, dépouillés de végétation, et même de terre végétale. De loin, au coucher du soleil elles représentent un groupe de coupes cuivrées, avec un certain air de pagode orientale—ou bien, autant de fronts chauves sur lesquels se dressent de rares cheveux—des pins et des épinettes dépourvues de feuillage. Evidemment le feu a passé par là.

De place en place toutefois, dans les plis des montagnes, dans les ravins, l'industrie retrouve et ramasse avec religion et profit de précieux lambeaux du manteau royal de la forêt primitive. C'est que le feu ressemble aux grands